

Matthieu 22,34-40

Les pharisiens apprirent qu'il avait réduit au silence les sadducéens. Ils se rassemblèrent, et l'un d'eux, un spécialiste de la Loi, lui posa cette question pour le mettre à l'épreuve: «Maître, quel est le grand commandement de la Loi?»

Il lui répondit: «*Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton intelligence.* Voilà le grand commandement, le premier.

«Un second lui est semblable: *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* De ces deux commandements dépendent toute la Loi et les prophètes.»

Ce passage fait suite à une série de controverses entre Jésus et des représentants religieux de l'époque, à savoir les Saducéens et les pharisiens. Jésus se trouve dans la région de Jérusalem et il est amené à les rencontrer et à répondre à leurs questionnements comme l'impôt rendu à César, la résurrection des morts. Mais c'est dans un climat de suspicions et de mise à l'épreuve qu'il est interrogé par ces hommes. Ce qu'il dit est soupesé pour trouver des motifs de condamnation.

Un spécialiste de la loi vient vers lui et lui dit : «Maître, quel est le grand commandement de la Loi ?»

La question n'est pas anodine car on ne dénombre pas moins de 613 commandements dans la Loi de Moïse. Elle était pertinente et régulièrement discutée dans les milieux avertis. Certains pensaient qu'il pouvait y avoir une sorte de hiérarchie entre toutes ces prescriptions. L'une d'elles pouvait être considérée comme la plus importante.

Mais la question était aussi une véritable embuche car dans la grande tradition rabbinique, il n'était évidemment pas question de négliger tel commandement ou à l'inverse de préférer tel autre. Il était même important de connaître l'ensemble des prescriptions de Moïse, chacune devait faire l'objet d'une attention particulière.

Comme à son habitude, Jésus ne se dérobe pas, il lui répond pour donner un nouvel enseignement. Il cite Deutéronome 6,5: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton intelligence», puis aussitôt après, il cite le verset 8 du chapitre 19 du Lévitique : «Tu aimeras ton prochain comme toi-même».

Le premier énoncé aurait pu être suffisant car nous l'avons entendu, il tient une place centrale dans le Deutéronome. « Écoute Israël! L'Éternel, notre Dieu, est le seul Éternel.

Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force.

Ces paroles que je te donne aujourd'hui resteront dans ton cœur. » Aujourd'hui encore, les Juifs religieux disent ce verset tous les jours dans leur prière du matin.

Quant à l'autre, je rappelle quelques phrases : , « Tu ne haïras point ton frère dans ton cœur; tu auras soin de reprendre ton prochain, ... Tu ne te vengeras point, tu ne garderas point de rancune contre les enfants de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Éternel. » En fait l'énoncé est noyé dans un ensemble des prescriptions sur les rapports avec le prochain

Qu'est ce que nous pouvons dire ce deuxième commandement. Et bien il s'agit d'une règle très connue. Je m'explique. Nous savons que chaque peuple, chaque groupe humain se choisit des lois qui régissent leur vie en société. Elles sont souvent différentes d'un peuple à l'autre comme la loi sur la peine de mort, interdite dans certains États, autorisée dans d'autres. Or par-delà ces lois qui peuvent varier d'un pays ou d'une époque, il existe une règle universellement reconnue par toutes les cultures et toutes les religions depuis la nuit des temps : « Traite les autres comme tu voudrais être traité » ou « ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse ». Cette règle est à la base du concept moderne des droits de

l'homme mais on la trouvait déjà dans la Grèce antique au 6ème siècle avant Jésus-Christ sous la forme de : « Ne fais pas à ton voisin ce que tu prendrais mal de lui. » On la trouve depuis le 4ème siècle avant Jésus-Christ dans le bouddhisme dans la formule : « Ne blesse pas les autres de manière que tu trouverais toi-même blessante », ou dans l'hindouisme à la même époque : « Ceci est la somme du devoir ; ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent ». Or nous le voyons bien ce commandement du Lévitique n'est pas nouveau. Il ressemble beaucoup à ces règles de l'Antiquité, que l'on a regroupées sous le nom de la règle d'or.

Cette règle est une norme éthique qui introduit dans la relation humaine une symétrie entre soi et l'autre. Elle est soutenue par une logique de substitution au sens où le don et le recevoir sont interchangeable. Toutefois, la règle d'or du Lévitique possède sa propre originalité, puisqu'elle s'énonce de façon positive. Il ne s'agit pas d'une interdiction, elle porte en elle-même une dimension dynamique avec ce verbe aimer. Par ailleurs à la différence des autres, elle n'est pas écrite à l'impératif. Le verbe aimer est au futur. Il est dit : « Tu aimeras ». Dans les écrits en Hébreu, le verbe est conjugué à l'inaccompli, comme s'il était dans une attente d'un devenir.

Ce ne sont donc pas des ordres ou des commandements comme on a l'habitude de l'entendre, même si on nous parle de loi. D'ailleurs dans le livre de l'Exode, il ne s'agit pas des dix commandements, on nous parle de décalogue ou dix Paroles, deca signifiant dix et logos, paroles.

De toute façon, on le sait bien, l'amour ne se commande pas. On ne peut nous imposer d'aimer. Evidemment, nous pouvons nous efforcer à nous comporter avec les autres honnêtement et équitablement. Nous pouvons nous montrer justes et bienveillants à leur égard, les aider quand ils en ont besoin. En tant que chrétien, fidèle en notre Seigneur, nous devons nous efforcer à l'imiter, chercher à suivre son exemple, aimer comme il a aimé chaque homme, femme et enfant qu'il a rencontré. Mais évidemment, ce n'est pas toujours facile. Il y a des gens pour qui nous n'avons aucune sympathie, pour qui nous éprouvons même de l'aversion, de la colère. C'est au dessus de nos forces, nous n'y pouvons rien. Eviter de leur porter tort, nous conduire convenablement avec eux, oui, d'accord, mais quant à les aimer, c'est une autre affaire.

En fait, comme le dit André Gounelle, « ces paroles reprises par Jésus ne sont pas des lois, mais des prophéties. Elles ne disent ni ce que nous devons faire, ni comment nous devons vivre. Elles nous disent plutôt : « voilà ce que Dieu va opérer en nous ». Par le baptême que nous avons reçu, son œuvre a déjà commencé. Né de nouveau par l'Esprit, nous recevons de lui chaque jour la force et les impulsions qui font naître et grandir l'amour en nous.

La règle d'or que reprend Jésus appelle à une sollicitude envers l'autre identique au souci de soi. Elle invite à une réciprocité du geste de bienveillance. L'autre n'est pas un étranger. Il est mon semblable. Par conséquent il est aimable autant que je le suis moi-même.

Vous me direz que certains ont dû mal à s'aimer. Oui et quand on dit certains, on devrait dire quasiment tous. Nous avons en effet de l'amour-propre. Nous agissons parfois avec égoïsme. Mais souvent nous sommes déçus, déçus par nous même. Nous ne nous sentons pas à la hauteur de nos ambitions, de nos idéaux. Et nous avons dû mal à accepter nos limites, nos défaillances, nos échecs, nos torts. Nous aimerions être parfaits, brillants, irréprochables, être des saints. Mais tel n'est pas le cas. Alors comme dit Jean dans sa première épître, « Notre cœur nous condamne ». Tout en complétant aussitôt : « mais Dieu est plus grand que notre cœur ». C'est bien une parole de foi de l'apôtre, que nous devons garder en mémoire. Lorsque notre cœur nous condamne, Dieu nous pardonne. Quand nous nous détestons, Dieu nous aime.

Comme elles sont énoncées, toutes les règles d'or proposent une symétrie de traitement entre soi et l'autre. Elles s'inscrivent dans le quotidien de l'homme. Elles sont comme le sommet de la sagesse humaine. Toutefois, elles demeurent dans l'état d'esprit de l'ancienne loi du talion, à savoir le « donnant donnant ». Elle fonctionne dans la logique d'une réciprocité obligatoire, à savoir « Je donne afin que tu donnes ».

Or Jésus a introduit une brèche dans l'économie de cet échange. Tout au long de son ministère, il n'a pas cessé de proposer un autre agir, qui fait place à un imprévisible excès. Avec cinq pains et

deux poissons, il nourrit 5000 hommes sans compter les femmes et les enfants. Il ouvre la porte à une incroyable surabondance. Même dans les relations humaines, les mesures ne seront plus les mêmes. C'est vers ceux qui ne le méritent pas qu'il se tourne comme Zachée le collecteur d'impôts. Certaines des paraboles qu'il a racontées sont mêmes plutôt extravagantes comme l'ouvrier de la 11^{ème} heure qui reçoit autant que les premiers. Son éthique est injustifiable du point de vue de l'équité. Elle sort de la logique de justice. De plus, la réciprocité de l'amour est mis à mal avec le commandement de Jésus : « Aimer vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer en retour. » Ainsi mainte et mainte fois, Jésus incite ses disciples à un amour en pure perte.

Il demande un amour désintéressé, qui se donne sans rien attendre en retour.

Les mots grecs de l'amour, Eros ou Filia n'étaient pas assez forts pour dire la signification de cet amour, que les premiers chrétiens ont décidé de choisir un autre mot pour le désigner, il s'agit du nom « agapé ». Or dans le texte grec de Matthieu, c'est bien le verbe aimer au sens de « agapé » qui s'y trouve. La vertu qu'instaurent les autres règles d'or, est à taille humaine. Ici non ! Nous sommes appelés à aimer bien au-delà. Selon le théologien Paul Ricoeur, cet éthique, je devrais plutôt appeler de supra éthique, n'est possible humainement que s'il prend sa source dans un don premier. Ce don inaugure une toute nouvelle existence car celui ou celle qui l'a reçu est lui-même l'objet d'une surabondance qui le traverse et le transforme de l'intérieur.

Ce don reçu est lui-même gratuit, désintéressée. Il n'exige rien en retour. Il ressemble un peu comme la vie que nous avons reçue. J'ai relevé les paroles d'un autre théologien Denis Vasse qui écrivait ceci à propos de la vie : « Reçue, on ne la doit pas, mais elle continue à se donner par nous [...] L'homme est appelé à naître, à vivre et à mourir dans le monde, sans rien devoir de la vie de ses parents, sans non plus se hausser au dessus de lui-même et des autres, sans vouloir se glorifier ou réformer les autres, sans accuser et sans se prendre pour une victime. Il est appelé à vivre et à mourir sans raison, sans justification, par grâce. » La psychanalyse explique toutefois que l'homme est toujours confronté à la notion de dette. Donner implique un recevoir mais aussi un rendre. Or il n'est pas possible de rendre à la vie ce qu'elle nous a donné. Le don est gratuit et ce serait un malheur de renoncer à exister comme si le don offert d'une main était repris de l'autre. En fait, il ne s'agit pas de rendre ce que l'on a reçu, mais de le faire fructifier pour soi et pour les autres et d'en faire l'objet d'une histoire nouvelle.

Par ailleurs, l'Agapé n'exige pas d'acte héroïque, de renoncement à soi pour rendre ce qui est reçu. De toute façon, un surcroît d'effort n'y suffirait pas. Tout au contraire et paradoxalement elle suppose une dé-maitrise, un laisser agir en soi, la puissance de ce don. Ainsi pour le pardon, parfois impossible pour nous d'y parvenir, est le lieu pour que cet Autre, cette Présence divine en nous, agisse en nous et nous libère. Dans l'Évangile de Luc, Jésus en croix, figure innocente ne pardonne pas lui-même à ses exécuteurs. Il prie son Père de leur pardonner. Ce n'est donc pas lui qui agit, mais son Père qui agit en lui. C'est pourquoi, le geste de l'Agapé ne peut être soutenu par une capacité à un agir auto-fondé, mais dans le fait d'avoir été l'objet d'un amour dont l'origine vient du Christ, qui lui-même trouve la source de son amour pour les hommes, dans l'amour qu'il reçoit du Père. De fait, dans nos vies, l'Agapé peut vraiment être une expérience profondément humaine, si nous acceptons de recevoir et de laisser agir cette puissance d'Amour.

L'Agapé est véritablement un acte de foi dans cet abandon à l'agir de Dieu seul. Aujourd'hui avec cette fête du protestantisme, c'est l'occasion de citer Martin Luther. Lors d'un sermon au cours duquel il commentait le commandement du sabbat, il disait : « Qu'un repos et qu'un arrêt s'établissent dans toutes nos œuvres, nos paroles, nos pensées et notre vie, que désormais ce ne soit plus nous qui vivions, mais que ce soit Christ qui vive, agisse et parle en nous. ».

Je terminerai ma prédication par une dernière chose. J'ai été étonnée par la réponse que Jésus avait donnée car au lieu de donner un seul commandement comme ce spécialiste de la Loi lui avait demandé, il en a donné deux. Or comme pour se justifier Jésus ajoute que ces deux commandements sont semblables. Je me suis demandé la signification du mot semblable.

Serait-ce qu'ils ne s'ajoutent l'un à l'autre sans s'opposer ?

Certainement car comme nous le suggère le décalogue ou les Dix Paroles, aimer Dieu va de paire avec aimer son prochain. Dans le texte Exode 20,1-17, le code de l'Alliance entre Dieu et son peuple, dicte bien lui aussi, en première moitié, les attitudes de respect à l'égard de Dieu et, en seconde moitié, les attitudes de respect à l'égard des hommes. Les prophètes n'ont pas cessé non plus, de rappeler que la fidélité à Dieu se manifestait dans la relation aux hommes.

Serait-ce qu'ils sont de même nature et impossibles à séparer ?

C'est bien en effet ce que déclare l'apôtre Jean dans sa première lettre: «si quelqu'un dit 'j'aime Dieu et qu'il a de la haine envers son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas.» (1 Jn 4,20). Le second est en quelque sorte la vérification du premier.

Finalement, serait-ce qu'ils constituent un seul et même commandement ?

Etonnement oui comme le suggère l'apôtre Paul énonce dans son épître aux Romains et aux Galates qu'un seule parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Rm13,9-10 ; Ga5,14) Il n'y en a qu'un parce que l'amour prend sa source en Dieu Lui-même.

Comme je le disais, l'Agapé rompt avec l'idée héroïque d'une démesure de l'effort. Il relève d'une profonde dé-maitrise. C'est en effet Dieu qui aime l'étranger, la veuve et l'orphelin. C'est Lui qui me demande de l'aimer et de l'aimer comme Lui les aime. Pour ceux qui aiment en vérité, l'amour manifesté est la signature même de la présence de Dieu.

Isabelle BOUCHE, prédicatrice